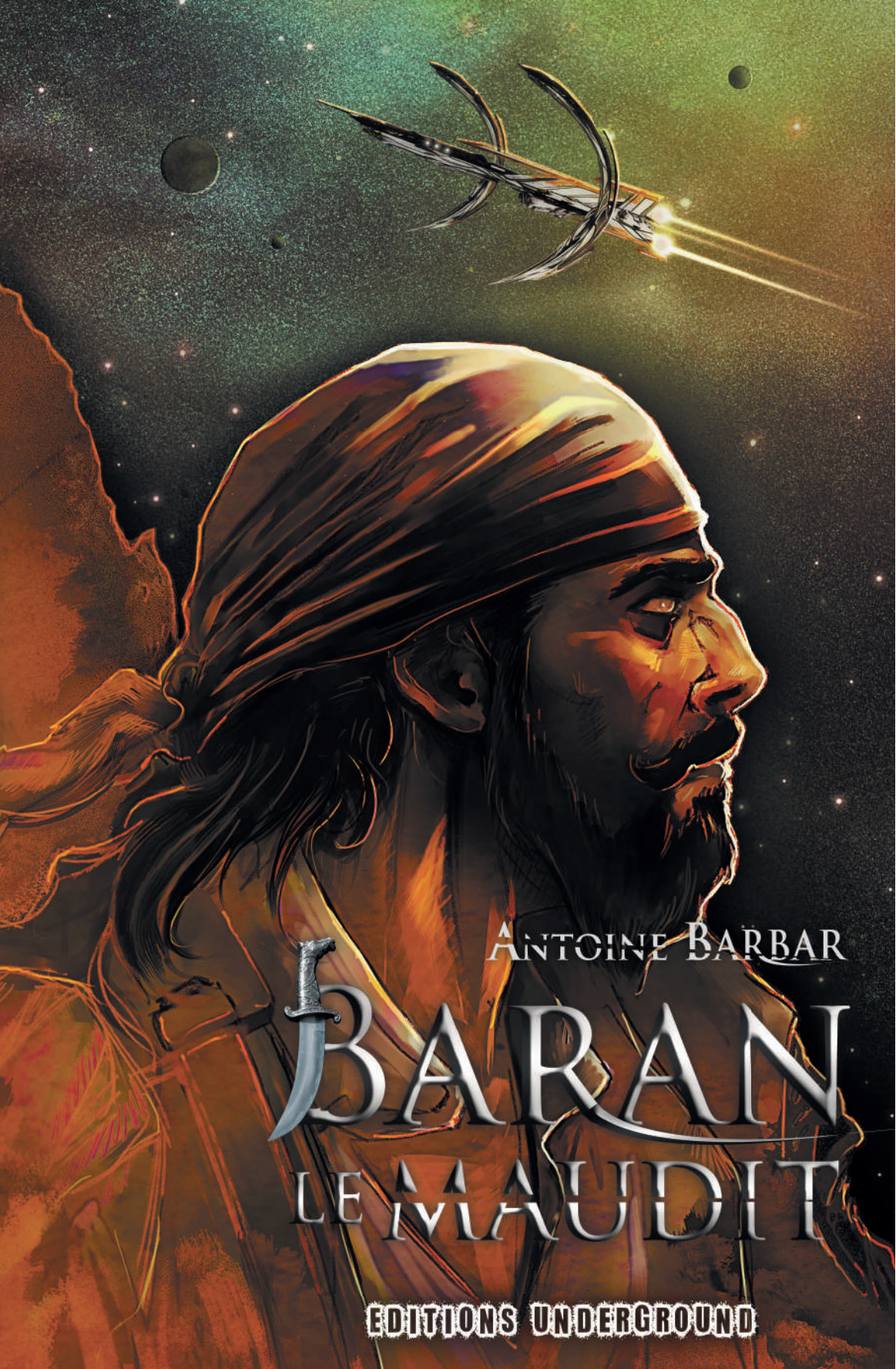
ANTOINE BARBAR
BARAN
LE MAUDIT
EDITIONS UNDERGROUND

EDITIONS UNDERGROUND

ANTOINE BARBAR



EDITIONS UNDERGROUND

Couverture originale illustrée par

Yann Delahaie

Portfolio :
http://www.eacone.com/portfolio



© 2019, Éditions Underground
13, chemin de la butte du Diable
91570 BIÈVRES – FRANCE

http://www.editions-underground.com
ISBN 978-23-79710-04-9
Dépôt légal : 15 mars 2019

À mon père,

Du même auteur

Cœur de Chouan — Readiktion — 2017
Delagong — Éditions Alter Real — 2018

L'auteur

Antoine est né en 1985.

Enfant, il entretient une passion dévorante pour la BD qui se transformera en boulimie pour les livres. Lecteur hétéroclite, il aime les personnages forts et les intrigues prenantes. Il goûte à tout avec une préférence pour les livres d'aventure, les romans policiers et la fantasy.

Il écrit avec plaisir et l'idée de son premier roman germe à l'âge de 14 ans. Il la gardera longtemps dans un coin de sa tête, sans jamais l'oublier. Mais ses études d'ingénieur chimiste l'éloignent de cette première passion.

C'est en 2015 qu'après 6 ans passés en Chine, il décide d'y revenir.

Vous pouvez le retrouver et le contacter via sa page Facebook :
https://www.facebook.com/romansdantoine/

Il y a trois sortes d'êtres : les vivants, les morts, et les marins.

Aristote



I

La voie de l'aventure

La grande pièce, plongée dans la pénombre de cet après-midi d'automne, résonnait des moteurs et des coups de canon que Nathan bruitait, tout en tenant les vaisseaux au-dessus de sa tête. Il s'amusait, assis au pied de son lit, les jambes croisées sous ses fesses. Le garçon se trouvait seul dans le dortoir de l'académie d'Oslo, car ses camarades rentraient chez eux pour le week-end. Les lits aux draps blancs étaient disposés sur trois rangées, tous faits au carré, à part le sien dont les plis servaient de relief à ses jeux. Sous son oreiller se dissimulait son bien le plus précieux : l'album photo des plus grands pilotes de l'histoire. Il ne se lassait jamais de contempler les images de ces célébrités, et s'était promis qu'il en deviendrait une lui aussi, tout comme son père. Archibald Youss était bien plus que cela : un véritable héros. La nouvelle de sa mort, quelques années plus tôt, lors d'une mission d'exploration vers Kurowa, avait provoqué une profonde tristesse dans le Système solaire. L'homme avait mené de nombreuses expéditions dans la galaxie, et beaucoup de découvertes étaient à mettre à son compte. Ses marins le respectaient et l'admiraient. Sa disparition, inexpliquée, ajoutait à la légende qui s'était construite autour de lui.

Nathan ressemblait beaucoup à son père, avec ses cheveux noirs, ses yeux sombres et son nez aquilin. Les adultes le lui répétaient souvent, pensant peut-être lui faire plaisir. Le garçon se moquait de son apparence physique. En revanche,

on affirmait que le goût de l'aventure courait dans les gênes de cette famille — autant que celui de se fourrer dans le pétrin — et Nathan ne doutait pas d'en avoir hérité. Ses ancêtres appartenaient aux premiers Hévos, et même s'il ignorait la signification exacte de ce mot, il savait qu'il pouvait s'en montrer fier.

Les professeurs de l'académie vouaient une profonde affection à ce garçon, plutôt rêveur. Il n'excellait pas en classe et demeurait souvent en retrait, mais il travaillait dur. Et dès qu'on lui parlait des étoiles, son regard s'animait d'une vive passion. Nul ne doutait qu'il s'envolerait lui aussi un jour.

La porte du dortoir s'ouvrit en grinçant, un homme entra un même temps qu'un courant d'air froid. Nathan laissa échapper un éternuement.

— À tes souhaits !

— Merci, professeur Thian, répondit le garçon en s'essuyant le nez avec sa manche.

Le nouveau venu était dans la force de l'âge, mais le chagrin l'avait fait vieillir prématurément. Derrière ses lunettes d'écaille, ses yeux bleus et humides semblaient toujours prêts à déborder. Si Nathan avait perdu un père lors de l'expédition Kurowa, lui avait perdu une fille. Il avait aussi bien connu le commodore Youss, et parfois, quand il lui parlait, il avait l'impression de voir la flamme qui animait autrefois son ami briller dans les yeux de cet enfant. Sa ressemblance était frappante et ne s'atténuerait sûrement pas avec l'âge.

— Nous recevons des visiteurs, des marins de retour de l'espace, cela te plairait de les rencontrer ? interrogea-t-il.

Nathan releva les sourcils en un étonnement béat, ouvrit la bouche, puis acquiesça en secouant vivement la tête de haut en bas. Il lâcha ses répliques de vaisseaux et sauta de son lit avec enthousiasme, sans se demander pourquoi le professeur le

sollicitait pour assister à un compte-rendu de mission. Avant de partir, il attrapa son album photo.

— Tu n'auras pas besoin de ça, remarqua le professeur.

Nathan serra le bouquin contre sa poitrine.

— Au cas où, expliqua-t-il, ils pourront peut-être me le signer.

L'homme afficha un sourire triste, et s'abstint de tout commentaire.

La présence de navigateurs à l'Académie ne présentait rien d'anormal, car elle jouxtait la base d'Oslo, spatioport réputé. Aussi, beaucoup d'élèves se formaient ici dans l'espoir de l'intégrer ensuite. Nathan trottait derrière le maître, ravi de pouvoir rencontrer des astronautes.

Le long couloir menait à un amphithéâtre réservé aux conférences. Les cours se déroulaient plutôt en extérieur. En ce week-end, l'hémicycle était vide. Devant le tableau envahi de signes mathématiques, des tables avaient été installées à la va-vite. Les personnes assises derrière portaient des tuniques blanches et leur visage ne trahissait aucune émotion. Nathan ne réalisa que plus tard qu'il se trouvait en présence de cinq des douze Sages qui géraient les affaires terrestres. Debout en face d'eux, comme des coupables à un tribunal, se dressaient un homme et une femme. L'homme retint davantage l'attention du garçon, avec sa taille de géant, son air volontaire et ses cheveux blond coupé court. Il ressemblait à l'image qu'il se faisait des marins : fort et valeureux.

Lorsqu'ils entrèrent, l'un des Sages tourna la tête vers eux et les invita à s'installer d'un signe de la main. Le professeur Thian posa un doigt sur sa bouche et indiqua à Nathan de le suivre. Ils s'assirent au premier rang, sans un bruit, et écoutèrent le reste de l'entretien. Nathan ne quittait pas les marins des yeux, heureux du privilège de les rencontrer. Il s'imagina un

instant naviguer à leurs côtés dans une mer d'étoiles, mais une voix le ramena bien vite sur Terre.

— Continuez, ordonna un homme en toge blanche. Vous avez trouvé cet objet à bord de la Fléchette ?

À l'entente de ce nom, le garçon eut l'impression de recevoir un seau d'eau glacé. La Fléchette, c'était le vaisseau de son père. À cause de sa silhouette profilée, son nez fin et ses quatre ailes à la poupe, ce navire était aussi connu que son capitaine. Nathan en possédait un modèle réduit, le préféré de sa collection. Lorsqu'il jouait avec, il créait des aventures formidables, souvent inspirées d'explorations menées par son père. Les seules différences étaient qu'il s'imaginait l'accompagner, et qu'ils rentraient toujours sains et saufs à bon port. Nathan se mordit les lèvres, se promettant qu'il ne verserait pas la moindre larme. Un héros ne pleure pas.

— Pas tout à fait, précisa la femme à côté du géant. Nous ne sommes pas montés à bord. Un coffre était attaché à la proue de l'épave, comme une invitation. Cela nous a paru assez important pour qu'ils prennent la peine de le fixer ainsi. Nous l'avions à peine récupéré que La Fléchette effectuait un saut quantique et disparaissait.

Nathan frissonna. « Disparu », comme son père et tout son équipage. Personne ne savait ce qu'il s'était passé. Lors d'une expédition, quatre ans plus tôt, ils avaient cessé de communiquer, tout simplement. Sur Terre, tout le monde s'en était inquiété, et à raison. Après des mois de silence, la Fléchette était soudainement réapparu dans un état lamentable, et les balayages n'indiquaient plus aucune trace de vie à bord. Le garçon se souvenait encore du moment où il avait appris la nouvelle. Il jouait dans un parc avec d'autres enfants, et endossait le rôle du commodore Youss pour mener à bien une expédition en milieu inconnu. Un arbre mort leur

servait de vaisseau. Un ennemi s'approchait d'eux et résistait à leurs tirs imaginaires. C'était le professeur Thian qui la mort dans l'âme venait lui annoncer le décès de son père. Le choc qu'il avait éprouvé était encore vif, cette sensation de tomber dans un puits sans fond. Ce père qu'il n'avait pas connu, qu'il désespérait de rencontrer, dont il entendait sans arrêt ressasser les exploits, il ne le verrait jamais. Sa mère aussi l'avait quitté, six mois après sa naissance, et il était désormais, à neuf ans, tout à fait orphelin.

— Dommage que vous n'ayez pu monter à bord, remarqua l'un des Sages, un homme à la peau d'ébène et à la barbe grise. Sans accès au journal du commodore, nous ne saurons jamais ce qu'il s'est passé.

— Si vous voulez mon avis, ajouta la femme en se grattant la tête d'un air gêné, l'épave devrait être détruite. Ses apparitions soudaines présentent un réel danger. Le moniteur de sauts quantiques doit être bloqué, mais c'est étonnant qu'elle possède encore assez d'énergie pour les effectuer !

— Je ne crois pas que cela soit nécessaire, estima le Sage à la barbe grise.

La femme leva la tête vers son compagnon, mais celui-ci tourna les yeux dans la direction opposée, afin de ne pas croiser son regard. Elle se dandina d'un pied sur l'autre, mal à l'aise.

— Vous savez, les marins commencent à parler… Les superstitions… Est-ce vrai que le commodore Youss pourchassait un trésor ? lâcha-t-elle enfin.

Le Sage balaya sa question d'un geste nonchalant.

— Faites-moi voir ce que contenait le coffre, requit-il.

La jeune femme s'avança et déposa l'objet sur le bureau avant de regagner sa place. Nathan ne vit pas de quoi il s'agissait. Il sentit une main se poser sur son épaule. Le

professeur Thian le gratifia d'un chaleureux sourire, mais la digue de ses paupières semblait sur le point de rompre. Le Sage à la peau d'ébène, qui présidait la séance, tourna l'objet entre ses doigts.

— Il y tenait beaucoup. Je suppose qu'il aurait aimé qu'elle revienne à son fils.

Pour la première fois, les deux astronautes se tournèrent vers Nathan. Le garçon baissa la tête. Il serrait son album contre sa poitrine, les joues rouges et les lèvres tremblantes. Son père lui léguait quelque chose. Le reste de la conversation n'eut que peu d'importance. Le Sage demanda aux marins des nouvelles de la santé de leur capitaine. La femme répondit que le cœur du capitaine Cid faiblissait, comme un vieux moteur de cargo. Nathan n'écoutait plus. L'entretien prit fin et on lui remit la canne télescopique de son père, puis le professeur Thian le raccompagna à sa chambre. Pour lui aussi le moment était difficile. Sa fille unique se trouvait à bord de La Fléchette. C'est après l'annonce de sa mort qu'il avait décidé de quitter la direction du spatioport pour se consacrer à l'enseignement.

Une fois seul dans le dortoir, Nathan se jeta sur son lit et pleura. Quand sa taie d'oreiller fut tout à fait humide, il se redressa et attrapa la canne, son héritage. Le commodore Youss ne s'en séparait jamais. Elle figurait sur toutes les photos qu'il possédait. Une canne ! Voilà tout ce qu'on lui laissait ! Tout ce qu'il restait de son père ! Elle ne fonctionnait même pas. Avec hargne, Nathan s'échina à débloquer le mécanisme qui résistait encore à ses investigations. Il y parvint au bout d'une demi-heure. La canne s'allongea d'un coup sec, et un morceau de parchemin s'en échappa et roula au sol. Le garçon le ramassa en hâte et son regard s'égara sur l'écriture nerveuse d'Archibald Youss. Son visage s'éclaira. Bien sûr, ce héros ne pouvait pas avoir disparu au cours d'une banale expédition.

Le commodore lui léguait un secret. Un formidable secret. Ce soir-là, Nathan se promit de tout mettre en œuvre pour accomplir ce que son père n'avait pu faire. Il n'y arriverait pas tout seul, non, mais le goût de l'aventure courait dans les veines d'autres membres de sa famille. Il savait déjà vers qui se tourner, s'il parvenait à le trouver, mais son esprit rêveur ne doutait pas de réussir.

Sept années s'écoulèrent. Nathan avait quitté la Terre à l'âge de quatorze ans pour s'engager en tant que mousse dans la marine marchande. Le professeur Thian n'avait pas essayé de l'en empêcher. Après tout, son père n'était guère plus âgé lorsqu'il avait accompli ses premiers exploits en tant que pilote. C'était une autre époque, et Nathan avait encore du chemin à parcourir avant d'égaler ses prouesses. Surtout qu'en abandonnant ses études, il n'avait pas pu compléter sa formation. Mais il était assez mature pour décider de son chemin, et rien n'aurait pu le retenir davantage sur Terre. Son destin se trouvait dans les étoiles, et ceux qui le connaissaient n'en doutaient pas. Pendant deux ans, il avait effectué plusieurs boulots sur de nombreux vaisseaux, et échoué sur la planète Ornythos : un repaire de pirates. L'époque où les navires parcouraient la galaxie pour repousser les limites de l'inconnu était révolue. Les Sages avaient décrété la fin des grandes expéditions, toujours plus gourmandes en énergie. Ils souhaitaient réduire l'importance de la flotte spatiale et sollicitaient le retour des capitaines. Ces derniers refusèrent tout net, pour la plupart. Peut-on interdire à un faucon de voler ? Désignés hors-la-loi, ces pionniers ne pouvaient revenir sur la planète bleue ni se ravitailler aux comptoirs du Système solaire. Ils survivaient en pillant les navires de commerce, s'arrogeant le carburant nécessaire à leur voyage,

et ne touchaient que rarement le sol, sinon dans des coins oubliés de la galaxie comme celui-ci, où ils étaient sûrs de ne pas être inquiétés.

Ornythos n'était pas un endroit désagréable. Sa surface atteignait la moitié de celle de la Terre. Essentiellement composée d'eau, elle gardait jalousement un petit continent fertile, l'encerclant d'une muraille rocheuse sur laquelle les vagues se brisaient en grondant. Seule la partie nord de l'île s'ouvrait sur l'océan et offrait une bande de sable rose. Les vaisseaux mouillaient au-dessus de cette rade et l'unique village s'était développé à quelques encablures, un amas de maisons en bois construites de manière anarchique et pas toujours professionnelle. Les colons avaient lutté contre la végétation pour en extirper la matière nécessaire à leur installation, mais elle semblait se venger en s'immisçant dans les murs ou en pesant sur les toits.

Le tout offrait un refuge aux déserteurs, une base aux pirates. Les équipages de passage animaient les rues et les différents commerces. Les lois en vigueur sur Ornythos reposaient sur le Code de la Piraterie stellaire, lui-même inspiré des règles maritimes terrestres. On pouvait toujours se débrouiller pour vivre en donnant un coup de main ou grâce au troc.

Nathan ne comptait pas rester longtemps sur cette planète. Il n'oubliait rien de ses rêves d'aventure. Celui qu'il cherchait avait refait surface cinq ans plus tôt. Le jeune homme avait pas mal bourlingué depuis, espérant croiser sa route. En vain. Alors, il s'était dit qu'il finirait bien par mouiller l'ancre dans ce port de brigand un jour ou l'autre. En attendant, il prenait son mal en patience.

Nathan se sentait seul. Il avait peu d'amis, pour ne pas dire aucun. Non pas qu'il fut doté d'un caractère épouvantable, au contraire, c'était un bon garçon. Mais ses relations ne

duraient guère plus que le temps d'un travail ou d'un voyage. Il se languissait de pouvoir enfin s'engager sur ce navire qu'il admirait, intégrer son équipage, et pouvoir le considérer comme une nouvelle famille. Il croisa une bande de marins qui rigolaient et se tapaient dans le dos, et les observa avec envie.

L'adolescent ne payait pas de mine avec sa chemise déchirée, son pantalon troué, ou son visage barbouillé de terre. Si sa détermination demeurait intacte, il avait tendance à se laisser aller quant aux soins à apporter à sa propre personne. À vrai dire, il s'en moquait tout à fait.

— Hé ! Dégage le loqueteux !

Un pirate édenté le poussa sans vergogne et continua sa route en partant d'un rire gras. Nathan le suivit du regard jusqu'au coin de la rue, puis s'adossa contre un mur et vérifia le contenu de son sac. Sans la sortir, il glissa ses doigts sur la canne de son père. Il sentit le bois de jonc de malaca, lisse et tiède, le pommeau en laiton doré ciselé dans la forme d'un globe terrestre, et l'anneau métallique qui permettait de la déplier.

— Loqueteux…, murmura-t-il. Si tu savais ce qui se cache là-dedans.

Il s'attarda quelques instants sur son misérable reflet dans la vitrine du magasin en face et passa une main dans ses cheveux trop longs. *C'est vrai que je ne suis pas à mon avantage*, pensa-t-il. « Au bon pirate », la boutique vendait tout le nécessaire du parfait forban : des bandeaux, des têtes de mort, des perroquets, des tricornes et bien d'autres accessoires. Nathan y avait dépensé ses derniers sous à son arrivée, mais il ne regrettait pas ses achats. À l'intérieur de son sac, les objets qui s'amoncelaient sur son précieux album allaient se révéler bien utiles.

Venant du port, des acclamations le tirèrent de ses réflexions. Il se redressa et se prit à espérer qu'enfin peut-être la chance lui souriait. Il referma son sac d'un geste sec et se mit à courir.

Nathan déboula près de la plage où un attroupement s'était déjà formé, le nez pointé vers le ciel. Un navire perça les nuages.

— V'là l'Aiguillon ! s'exclama un badaud.

— Pour sûr qu'il vient assister au concile, ajouta un autre.

Nathan leva un poing en signe de victoire. Après des mois d'attente, il arrivait enfin. Maintenant, le plus dur restait à accomplir, car la personne qu'il souhaitait rencontrer le tuerait sur-le-champ si elle connaissait son identité. Mais il avait eu tout le loisir d'élaborer un plan. Bientôt, il appartiendrait à l'équipage du capitaine Baran.



II

L'HOMME QUI NE RIT JAMAIS

Un jour plus tôt

Les deux navires étaient côtes à côtes. Les membres des équipages, arrimés à la coque par des filins de métal, s'affrontaient en silence. Les masques qu'ils portaient sur le visage leur fournissaient l'oxygène nécessaire. Les combinaisons, noires pour les uns, marines pour les autres, les protégeaient du froid et des radiations, pas des coups d'épée. Les corps se balançaient dans un ballet mortel, insignifiants atomes dans l'immensité de l'espace.

Derrière sa verrière, les mains croisées dans le dos, le capitaine Baran s'ennuyait. Il avait voyagé dans les coins les plus reculés de la galaxie, des anneaux de Saturne jusqu'au bras d'Orion, de la périlleuse Vénus à l'aveuglante Deneb, et les combats l'indifféraient. Il ne pouvait voir la bataille, mais ne doutait pas de sa conclusion. Il quitta le poste d'observation et se dirigea vers son fauteuil préféré, rotatif et inclinable, pourvu de coussins molletonnés au niveau de la nuque, des accoudoirs et de la planche où reposaient les jambes. Quand il ne pilotait pas, c'est là qu'il passait le plus clair de son temps. Il se préparait à s'assoir sur ce siège gris usé — quoique bien entretenu — quand Léo, le quartier-maître, entra dans la salle de pilotage.

— Victoire mon capitaine ! L'Ectoplasme se rend !

L'Ectoplasme, navire amiral de l'Escadron noir, volait sous les ordres du commandant Harold. Sa mission consistait à ramener les déserteurs sur Terre. Voilà des années qu'il courait après l'Aiguillon, et c'était la première fois qu'ils s'affrontaient lors d'un abordage. Ils avaient échangé des coups de canon par le passé, mais jamais le capitaine ne s'était laissé attraper, et il ne commencerait pas aujourd'hui.

— Qu'on récupère nos morts, nous repartons aussitôt.

Aucune émotion ne glissa sur son visage ni ne filtra dans le son de sa voix. Rien ne semblait jamais le toucher, il paraissait comme vide à l'intérieur. Sans âme, sans passion. Il en était ainsi depuis sa réapparition cinq années plus tôt. Et s'il mettait ses hommes mal à l'aise, ce n'était pas tant à cause de son caractère glacial qu'à cause des rumeurs qui couraient sur ses onze années d'absence.

— C'est que le commandant Harold souhaite vous rencontrer, répondit le quartier-maître, d'un ton indécis. Sa navette s'approche déjà.

Malgré le différend qui opposait les marsouins terrestres et les pirates, ils demeuraient des marins avant tout, et se respectaient en tant que tels. Il était commun que deux capitaines décident de se saluer, même après un combat. Soit parce qu'ils se connaissaient, soit pour échanger des informations, mais le choix de cette rencontre restait généralement une prérogative laissée au vainqueur.

Baran posa une main sur le dossier de son fauteuil.

— Est-ce une plaisanterie ?

— Je crains que non, rétorqua le lieutenant Nott qui arrivait à son tour.

Morgane Nott ne manquait aucune bataille. Avant d'être le bras droit du capitaine, c'était avant tout sa plus fidèle amie. Leur première rencontre datait de la petite enfance.

À l'époque, leurs parents travaillaient sur la même navette. Petit, Baran était un garçon frêle et renfermé. Les autres gamins se plaisaient à le titiller jusqu'au jour où il se décida à répliquer. Ses tourmenteurs, d'abord surpris, entreprirent de lui expliquer — en usant de la manière forte — qu'il ferait mieux d'encaisser les brimades en silence. Baran s'était réfugié à l'abri d'une forteresse de caisses empilées, menacé par la horde d'ennemis qui montait vers lui (une dizaine d'enfants menée par un gringalet baptisé La Ficelle). À ce moment-là, une minuscule fillette avait sauté à ses côtés, invectivant les agresseurs. Ils avaient rigolé, mais pas longtemps, car c'était une véritable tigresse. À eux deux, ils firent mordre la poussière aux gamins.

Après cet épisode, Morgane Nott hérita du surnom de Morgott ; une contraction amusante en référence au redoutable monstre d'un livre de fantasy du vingtième siècle. Il était le seul à la désigner ainsi, et elle était la seule à l'appeler par son prénom. Les marins n'auraient jamais osé s'adresser à lui autrement qu'en usant du mot « capitaine ». Depuis lors, la jeune fille ne quitta jamais Baran. Elle s'était évaporée avec lui et ils avaient refait surface ensemble. L'étrange transformation qu'elle avait subie contribuait à nourrir les ragots sur les raisons de leur infortune. Morgane avait participé aux joies de son ami comme à ses peines, et assisté à sa lente décrépitude avec tristesse.

— Membres de l'Ectoplasme sur le pont ! clama le quartier-maître.

La porte du sas coulissa et laissa place à cinq personnes vêtues de noir des pieds à la tête. Le commandant Harold était un bel homme, dans la force de l'âge, court sur pattes, aux cheveux poivre et sel, et aux sourcils broussailleux. Il

écarquilla les yeux en voyant Morgane trotter vers lui et lissa son épaisse moustache.

— Bonjour ma petite, lança-t-il. Es-tu la fille du capitaine Baran ? Je souhaite m'entretenir avec ton papa.

Le visage de Morgane devint rouge, elle manqua s'étouffer de colère et d'indignation. Elle devait sa taille minuscule et son aspect juvénile à un mystérieux accident survenu après ses onze années d'absence en compagnie de Baran. Personne n'en connaissait l'origine, et au vu de son mauvais caractère, les marins avaient bien vite cessé de la questionner à ce sujet. Entre eux, ils ne se privaient pas d'émettre les hypothèses les plus folles. La plus communément admise prétendait qu'elle avait découvert une sorte de fontaine de Jouvence. Si tel était le cas, elle n'en semblait pas ravie.

— Allons, ne sois pas timide, ajouta le commandant en arborant un merveilleux sourire.

Elle fulminait.

— Inutile d'insister, intervint Baran en plaçant ses mains dans son dos. Lorsque Morgott se braque, c'est impossible de lui soutirer un mot. Le plus long silence dont elle m'ait fait l'honneur dura près de huit mois.

Harold crut qu'il plaisantait, mais l'absence de sourire le persuada du contraire.

— Oh ! Je suis désolé si j'ai commis un impair, s'excusa-t-il sans réaliser qu'il se méprenait sur l'identité de la petite fille.

Ce n'était pas un idiot, et il n'ignorait pas les rumeurs concernant Morgane Nott, mais parfois les choses paraissent si invraisemblables qu'elles ne se présentent pas à l'esprit.

Baran se tenait debout au centre de la pièce, droit, aussi immobile qu'une statue, le visage indéchiffrable. Harold réprima un frisson, impressionné malgré lui. Il connaissait la triste histoire, mais également la légende de ce pilote émérite,

qui à l'âge de quinze ans avait découvert le barbarium. Quel dommage qu'il se soit tourné vers la piraterie ! Il estimait cet ancien confrère au plus haut point et reconnaissait ses qualités de pilote. Harold n'était pas non plus le premier venu. C'était l'un des meilleurs capitaines que comptait la Terre. Il avait participé aux explorations lui aussi. Quand les Sages avaient appelé au retour des vaisseaux, il n'avait pu se résoudre à les trahir, même si cela signifiait abandonner l'espace. C'était grâce aux pirates s'il volait encore aujourd'hui, puisqu'on l'avait désigné pour prendre la tête de l'Escadron noir, puissante flotte allouée à la traque des déserteurs. Cette mission lui pesait, et chaque capture le peinait. Malgré tout, il ne reculait jamais devant le devoir. S'il y avait bien un homme qu'il souhaitait approcher, c'était Baran. Il nourrissait l'idée de le convaincre de se ranger à ses côtés.

— Capitaine Baran, depuis le temps que je vous pourchasse, je suis heureux de vous rencontrer enfin, avoua-t-il en s'avançant, la main tendue.

Baran ne tendit pas la sienne en retour. Harold grinça des dents, vexé.

— Capitaine, nous avons beau être ennemis aujourd'hui, nous n'en demeurons pas moins des astronautes, et si vous refusez de me saluer…

— Commandant, l'interrompit Baran d'une voix calme, ne voyez-vous pas que je suis aveugle ?

Il croisa ses yeux blancs dans lesquels glissait une lueur verte, fugace et surnaturelle. Bien sûr, tout le monde savait qu'une malédiction l'avait frappé. On prétendait même qu'elle le poursuivait encore. Son origine en revanche était moins claire. Certains incriminaient la découverte d'un merveilleux trésor, d'autres un pacte avec un démon pour obtenir la jeunesse éternelle.

— Je suis confus, capitaine, s'excusa Harold. Je croyais que… Enfin, j'avais entendu dire que…

Le lieutenant Nott attrapa un objet et le plaça dans la paume de Baran.

— Merci, dit-il en ajustant le dispositif sur son palais.

Le cliqueur fonctionnait comme un sonar et lui permettait d'appréhender le monde à la manière des dauphins ou des chauves-souris. Il refusait d'avoir recours à la chirurgie pour recouvrer la vue et se contentait de l'écholocalisation. Baran tendit la main à son interlocuteur.

— Si nous en venions au but de cette visite. Je me dois de vous rappeler que vous avez perdu le combat.

Harold hésita un instant, pris de cours. Si la cécité de Baran était connue, qu'il soit doté d'un tel dispositif l'était aussi, car son refus de recouvrer la vue participait à sa légende. Avait-il fait exprès de ne pas le porter pour le déstabiliser ou s'en séparait-il de temps à autre ? Peu importe.

— Capitaine, si la force a échoué j'espère que mes paroles sauront vous rendre à la raison. Le temps des explorations est terminé, certes, mais pas pour toujours. Rentrez sur Terre, abandonnez la piraterie. Les Sages promettent de trouver une affectation qui vous conviendra, vous pourrez vous installer où vous le souhaitez. Et le jour où les ressources seront suffisantes pour reprendre les longs voyages, vous serez le premier à qui un vaisseau sera confié. Vous pourriez même rejoindre notre flotte.

À défaut de pouvoir parler, Morgott souffla bruyamment par le nez. Baran ne jugea pas utile de répondre, et demanda à ce que l'on raccompagne le commandant et ses hommes à bord de l'Ectoplasme. Harold, malgré ses manières un peu rudes, le remercia de son accueil et lui promit une faveur pour l'avoir vaincu, reçu et écouté. L'autre assura qu'il saurait s'en souvenir,

et ne douta pas de son honnêteté. Baran imaginait bien l'éternel dilemme qui devait agiter son ennemi de circonstance : faire son devoir, arrêter ses semblables et retourner lui aussi sur Terre, ou les pourchasser sans fin et profiter de l'espace.

Avant de reprendre la route, Baran vérifia l'état de ses effectifs.

— Comment se portent nos camarades tombés au combat ? questionna-t-il en poussant la porte de l'infirmerie.

Tous les lits étaient occupés, mais il régnait une atmosphère de calme et de détente.

— Les blessés sont déjà opérationnels et les morts se réveillent peu à peu, annonça le médecin.

L'un des marins décédés reposait sur une couchette aux draps immaculés, l'air paisible et le teint frais. Depuis le traité de Bangui signé en 2367, toutes les armes avaient été détruites et remplacées par des répliques non létales. Elles étaient devenues intelligentes et reproduisaient les sensations des vraies, l'effet dévastateur en moins. Ainsi, un homme frappé au bras ne pourrait plus s'en servir jusqu'à recevoir les soins adéquats. Un autre touché au cœur tomberait inconscient pour se relever quelques heures plus tard. On devait leur démocratisation au général Naperloo qui avait eu cette fameuse phrase : « Tuer oui, ôter la vie, jamais ! » Le pauvre était mort sur un champ de bataille seulement quelques années après l'avoir prononcée.

Satisfait de son inspection, Baran se mit en quête de Morgane. Ils pourraient « lever l'ancre » d'ici peu et la manœuvre nécessitait sa présence. Dans la salle des machines, le bruit sourd et monotone des moteurs compliquait ses déplacements. Il régla la puissance de son cliqueur au maximum et zigzagua entre de larges tuyères avant de s'arrêter près d'un gros tas de cristaux aux couleurs chatoyantes : le barbarium.

Le nerf de la guerre. L'objet de toutes les convoitises. Un minerai rare aux propriétés étonnantes et incomprises dont il était l'heureux découvreur. Au sommet du monticule formé par les cristaux, une fillette regardait le plafond.

— Que fais-tu là, Morgott ?

Elle haussa les épaules sans daigner répondre. Baran se tourna vers le matelot qui s'échinait à remplir l'immense chaudière de barbarium. Un feu violet l'engloutissait en crépitant.

— Hé, Troll !

Ted Roll, de son vrai nom, avait la carrure d'un géant, des cheveux blonds et courts, de grands yeux bleu très clair, un visage rond couvert de sueur. L'écusson de l'Aiguillon — une épine dans un cercle — était brodé sur sa combinaison marine. Comme il ne bronchait pas, Baran lui frappa sur l'épaule et il se retourna en sursautant.

— Hé ! Salut capt'n !

— Ta pelle !

— Désolé, j'vous ai pas entendu arriver. J'suis un peu sourd comme vous savez, expliqua-t-il en tapotant son sonotone.

— Ta pelle !

— Quoi ? s'écria-t-il en se frappant plus fort sur l'oreille pour replacer son implant.

— Tu as fait tomber ta pelle dans la chaudière, annonça Baran d'un ton monocorde en désignant le gouffre de chaleur.

— Oh !

Ted Roll passa la minute suivante à essayer de retirer l'objet sans se brûler.

— Désolé, capt'n ! souffla-t-il en s'épongeant le front. Z'êtes venu voir Morgane ? J'crois qu'elle réfléchit. Elle n'a pas dit un mot d'puis qu'elle est là !

— C'est vrai, Morgott, tu réfléchis ? demanda-t-il d'une voix où pointait presque une once d'ironie. Quand tu auras fini, rejoins-moi sur le pont, nous mettons le cap sur Ornythos. Troll, mélanges le barbarium avec de l'anémolite, nous n'avons pas besoin de toute la puissance.

— Aye, capt'n !

Le lieutenant Nott jeta un regard assassin à Baran, mais consentit à le suivre jusqu'au poste de pilotage. La salle, plongée dans une semi-obscurité, comportait un panneau de commande en forme d'arc de cercle, où brillaient toutes sortes de boutons et d'écrans. Derrière, le fauteuil du capitaine se tournait vers une immense baie vitrée.

Baran se plaça au timon, situé au centre de la pièce. Il aimait le contact du bois, chaud et râpeux, sous ses mains. Les ingénieurs terriens avaient eu la bonne idée de construire les vaisseaux d'exploration sur le modèle de navires du XVIIe ou XVIIIe siècle. La barre de navigation était une reproduction fidèle de cette époque, avec ses dix rayons cylindriques transperçant la roue externe pour former autant de poignées. Une plaque en cuivre camouflait le moyeu central et portait la devise de l'Aiguillon : « Sans repos vers la nuit. » D'un geste souple, Baran imprima à la roue un mouvement de rotation complet. Le gouvernail s'ajusta et le navire pivota en douceur.



III

Les pièces se placent

L'Aiguillon transperça les nuages. En voyant sa coque sombre, sa silhouette fine et profilée, son incroyable système de propulsion, Nathan ne réprima pas son excitation. Le vaisseau portait bien son nom, avec sa forme d'insecte et sa proue en forme de dard. Un soleil de forte magnitude lui brûlait le visage et il garda la main en visière. Une brise parfumée lui chatouillait les narines, alors que l'océan lui léchait les pieds. Le navire se stabilisa à cinq mètres du sol, et ses ancres s'y enfoncèrent dans un bruit mat. Les badauds mettaient les bras devant leurs yeux pour se protéger du sable soulevé par les puissants moteurs.

Une plateforme métallique se déplia jusqu'à terre et les premiers marins quittèrent le bord en chantant.

Quand du Cap Horn on approchera
Hourra, les gars, hourra !
De tout not'sang, mat'lots, on lutt'ra
Hourra, les gars, hourra !
Le grand hunier on étarquera
On f'ra de l'ouest ou on crèvera !
Ho ! Hisse !
Ho ! Hisse !
Ensemble mains sur mains et bras sur bras
De tout not' sang, mat'lots, on lut'ra
On f'ra d'l'ouest ou on crèv'ra !